

Lettre à ma mère

C'est la nuit qui nous saisissait le mieux ; qui nous offrait son cocon, son précieux environnement, quand nous partions pour une ronde dressée par ton agenda d'infirmière à domicile. Il suffisait d'un peu de musique à la radio, dans l'habitacle de ta petite Fiat verte, et la magie opérait. J'étais assise à côté de toi, les yeux rivés sur la nuit encore neuve, le cœur bondissant d'excitation. La route, face à nous, figurait la vie qui m'attendait et s'offrait, je n'en doutais pas, telle qu'en mes rêves les plus osés.

Le trajet m'était bien égal. C'est rouler avec toi qui m'importait. C'est te confier les images et les espérances de mes quinze ans. J'oubliais la maison alors, j'oubliais l'école puisque en réalité, adolescente timide qui peinait à percer son cocon, je n'étais libre qu'avec toi. Et tu souriais. Et tu croyais tout ce que je rêvais à voix haute. Tu le croyais vraiment ! J'ai puisé dans ton regard et dans tes silences emplis d'amour ma vision heureuse du monde. Si tu pouvais, toi, ma mère, mon adulte de référence, si tu pouvais voir le monde comme un possible enchantement, alors je pouvais le voir aussi. Alors c'était peut-être vrai, demain était un jardin des délices. Pendant qu'Elton John et Bob Marley déchiraient le large voile qui avait obscurci mon enfance, toi, tu te coulais dans un coin de ma vie et tu me souriais, des étoiles plein tes yeux clairs. C'était comme si tu m'avais dit, mieux qu'avec des mots, que le monde pouvait être mien exactement comme je l'imaginais.

Par ailleurs je t'aimais d'amour, Lise. Je te trouvais belle, ma mère, je te voyais fascinante. Tu brillais partout où tu entrais, sans maquillage et dans tes petites robes simples. Quelques coups de brosse dans tes cheveux blonds suffisaient. Le reste était dans tes sourires, dans l'éclat de tes yeux clairs, dans les mots que tu consentais à ceux que tu aimantais. Ils étaient nombreux à tourner autour de toi !

Et c'est cette femme peu commune, admirée, entourée, qui me couvait, me protégeait, me regardait déjà comme la personnalité que je rêvais d'être un jour... Il m'arrive de me dire que j'aurais pu devenir celle qu'alors j'idéalisais; ou toute autre qui me ressemble aujourd'hui davantage. Car tout s'inscrit dès nos années d'origine, tout prend naissance dans le moule de notre enfance et s'appuie sur les jours d'après. Tout y prend racine.

Lettre à ma mère

J'ai manqué mon chemin. Je me suis faite petite, roulée en boule derrière bien des buissons. C'est que cette histoire, la mienne, n'était pas seulement faite de ton regard, ma mère.

Il y avait l'ombre de l'Ours, autant de nuit que de jour. Au retour de ces tournées nocturnes dans ta petite Fiat ou après l'école et le long des interminables jours de fin de semaine, nous revenions vers la caverne de l'Ours. Et où serions-nous allées ? Comment lui échapper ? Comment même songer que lui échapper puisse être une option ?

L'Ours rentrait en fin de journée, buvait, grondait et dressait autour de nous des murs de terreur. Il lui arrivait aussi de rire et de prendre ce ton délicieux du paternel bienveillant. Parfois. Alors, je lui en étais immensément reconnaissante et je voulais croire que ce père-là était le vrai.

Mais en réalité je n'étais pas conforme, Lise. Je n'étais presque jamais conforme. J'étais trop lente, pas assez physique pour lui, trop happée par mes livres... Et surtout, je ne réussissais pas à l'école. Je rêvais bien de rapporter de bonnes notes, mais trop d'autres choses m'interpelaient. Je m'ennuyais en classe, je m'évadais. Comment empêcher une jeune tête de rêver quand on lui présente en échange des livres et des leçons qui n'ont pas la moitié de la saveur de ce qui se déroule en elle ?

Alors je tremblais en permanence, dans la crainte que l'Ours ne me débusque et se déchaîne. À chaque fois, les étoiles dans tes yeux à toi devenaient de glace. Tu te taisais, ta bouche n'était plus qu'un pli de réprobation amère et je revois tes gestes soudain nerveux, à la cuisine où tu brassais la soupe. Et puis parfois, d'une voix tendue, à la fois craintive et butée, tu émettais un commentaire et l'Ours se retournait contre toi. Il te faisait la leçon, l'Ours. Il blâmait ta légèreté, ta faiblesse disait-il, il tapait du poing sur la table, mâchoires serrées.

Ce dont je me souviens cependant sans parvenir à t'y situer, ce sont de ses accès de violence. J'allais écrire ses « pertes de contrôle ». Mais je ne parviens pas à déterminer dans quelle mesure c'était ou pas des pertes de contrôle. Parce qu'il ne te touchait pas, toi, ma mère. Il se contentait de t'humilier. Avec toi, au moins physiquement, il parvenait donc à se contrôler. Mais avec nous, les enfants, avec certains d'entre nous plus particulièrement, et moi qui n'étais jamais celle qu'il voulait que je sois, la violence pouvait être physique.

Lettre à ma mère

Quand l'Ours estimait que j'étais vraiment trop peu conforme, il devenait mauvais. Petite fille, je me concentrais sur la sensation de chaque coup pour échapper à la peur et à l'abominable impression d'impuissance. Je sentais ma peau devenir insensible et je fixais l'après, qui devait forcément finir par arriver. Parfois, tu élevais la voix, Maman, pour plaider la clémence. Oh tu ne l'élevais pas très fort ! Et l'Ours, je le remarquais, ne semblait pas t'entendre.

Moi, j'aurais voulu que tu te lèves; que tu oses te mettre en danger pour nous, que tu te dresses entre l'Ours et moi...

Je ne t'en fais pas le reproche, Maman. Je sais la difficulté de dire parfois, celle d'oser prendre une place qu'on s'est vue nier sa vie durant. Je crois possible que dans ta tête, lors de ces moments-là, se soit affirmée la nécessité d'être derrière ton homme, ton mari, de le seconder et de reconnaître entière son autorité... Le féminisme, en ce temps-là, était encore assez neuf pour te sembler douteux. Je ne veux pas ajouter aux maux de ton âge le poids d'un éventuel remords.

Refermée, souvent, sur mon secret désir de comprendre, j'ai laissé se dévider tout naturellement les mots qui macéraient dans ma tête lorsque s'est offert le thème de la lettre à ma mère. Sur le clavier j'aligne ainsi les mots que je ne te dirai pas; et qui pourraient se résumer à un seul, prononcé, écrit avec la peine d'une enfant qui alors se sentait abandonnée : Pourquoi ?